

SOCIOTEKTE

Revue de sociologie de l'Afrique littéraire

ISSN 2518-816X

NUMERO n°06

Août 2020

ORGANISATION

Directeur de publication : Madame **Virginie KONANDRI, Professeur titulaire** de Littérature comparée, Université Félix Houphouët-Boigny (Abidjan, Côte d'Ivoire).

Directeur de la rédaction : Monsieur **David K. N'GORAN, Professeur titulaire** de littérature comparée, diplômé de Science politique, Université Félix Houphouët-Boigny (Abidjan, Côte d'Ivoire).

Secrétariat de la rédaction : Monsieur **Koné KLOHINWELE, Maître de Conférences**, études africaines anglophones à l'Université Félix Houphouët-Boigny, (Abidjan, Côte d'Ivoire).

Comité scientifique

- Prof. ADOM Marie-Clémence (Université Félix Houphouët-Boigny, Cocody, RCI)
- Prof. AKINDES Francis (Université Alassane Ouattara, Bouaké, RCI)
- Prof. BERNARD Mouralis (Université de Cergy-Pontoise, France)
- Prof. BERNARD de Meyer (Université du Kwazulu natal, Afrique du sud)
- Prof. COULIBALY Adama (Université Félix Houphouët-Boigny, Cocody, RCI)
- Prof. DIANDUE Bi-Kacou (Université Félix Houphouët-Boigny, Cocody, RCI)
- Prof. FONKOUA Romuald (Université de Paris IV, Sorbonne nouvelle, France)
- Prof. HALEN Pierre (Université de Metz, France)
- Dr. AKASSE Clement (Howard University, Washington DC, USA)
- Prof. KONANDRI A. Virginie (Université Félix Houphouët-Boigny, Cocody, RCI)
- Prof. KOUAKOU Jean-Marie (Université, Félix Houphouët-Boigny, Cocody, RCI)
- Prof. MAGUEYE Kasse (Université Cheik Anta Diop, Dakar, Sénégal)
- Prof. MEKE Meite (Université Félix Houphouët-Boigny, Cocody, RCI)
- Prof. Sissao Alain, (Université de Ouagadougou, Burkina Faso)
- Prof. SORO Musa David (Université Alassane Ouattara, Bouake, RCI)
- Prof. ISAAC Bazié, (Université du Québec à Montréal, Canada)

Membres de la rédaction :

- Prof. COULIBALY Daouda (Université Alassane Ouattara, Bouaké, Anglais)
- Prof. Lezou Aimée Danielle (Université Félix Houphouët-Boigny, Cocody, Lettres Modernes)
- Prof. N'GORAN K. David (Université Félix Houphouët-Boigny, Cocody, Lettres modernes)
- Prof. Soko Constant (Université Félix Houphouët-Boigny, Cocody, Sociologie)
- Prof. SYLLA Abdoulaye (Université Félix Houphouët-Boigny, Cocody, Lettres Modernes)
- Prof. YEO Lacina (Université Félix Houphouët-Boigny, Cocody, Allemand)
- Dr. Angoran Anasthasie (Université Félix Houphouët-Boigny, Cocody, portugais)

- Dr Atta Nicaise Kobenan, (Université Félix Houphouët-Boigny, Lettres modernes)
- Dr Kouakou Séraphin (Université Félix Houphouët-Boigny, Lettres modernes)
- Dr Imorou Abdoulaye (Université du Kwazulu Natal, études françaises)
- Dr Soumahoro Sindou (Université Félix Houphouët-Boigny, Cocody, Anglais)
- M. Dobla Aimé (Université Félix Houphouët-Boigny, Doctorant, Lettres modernes)
- M. Gbazalé Raymond (Université Félix Houphouët-Boigny, Doctorant, Lettres modernes).

SOMMAIRE

NASSALANG Jean Denis, Université Cheick Anta Diop, Dakar, Sénégal.

Narrer l'inconcevable ou la poétique du tourbillon dans L'Innommable de Samuel Beckett
[5-19]

ZADI Esther Gisèle Epse GOUAMENE, Université Peleforo GON COULIBALY, Korhogo. Côte d'Ivoire.

L'atténuation comme procédé énonciatif et discursif dans la littérature africaine : Une valorisation de l'acte Illocutoire. [20-26]

Aby Emmanuel AKADJÉ, Université Félix Houphouët-Boigny, Abidjan, Côte d'Ivoire
Encodage rythmique : de la danse à la chorégraphie dans Wandi Bla ! de Konan Roger Langui. [27-38]

TATI Martin Kami, Lycée municipal II, Koumassi, Abidjan, Côte d'Ivoire.
Saisir le factuel dans Demain J'aurai Vingt Ans d'Alain Mabanckou. [39-46]

DJE Monkoha Pacôme Kevin, Université Felix Houphouët Boigny, Abidjan, Côte d'Ivoire.

L'intermédialité dans Babyface et Monsieur Ki de Koffi Kwahulé. [47-55]

KOUADIO Germain Kouassi, Institut National de la Jeunesse et des Sports, Abidjan, Côte d'Ivoire.

Portée sémantique et statut déictique des noms propres baoulé. [56-64]

KOULAÏ Armand, Université Felix Houphouët Boigny, Abidjan, Côte d'Ivoire.

La royauté abouré ; quand un pouvoir coutumier devient acteur de développement local à Bonoua (sud-est de la côte d'ivoire). [65-73]

COOVI Gilbert et COOVI Marvin Ekdado Sèblo Université d'Abomey Calavi, Benin.

Union conjugale entre légalité et légitimité au Bénin : Enjeux et Perceptions des communautés rurales autour du mariage forcé. [74-85]

DAAVO Cossi Zéphirin, Ministère du tourisme, de la culture et des arts du Bénin.
Agbanyahi ou le défilé des richesses à Abomey : une expression particulière de la grandeur du pouvoir royal. [86-96]

KOMBIENI Didier, Université de Parakou, Bénin.
Dream contradicted by destiny: a critical reading through Janie's Love Story, In Their eyes were watching God, by Zora Neale Hurston. [97-106]

N'GORAN David K., Université Felix Houphouët-Boigny, Abidjan, Côte d'Ivoire.
Comprendre la Covid-19 par ses représentations locales. Le cas de la Côte D'ivoire : une société « Composite ». [107-115]

FOFANA Yacouba, Université Alassane Ouattara, Bouaké, Côte d'Ivoire.
Nouvelles écritures romanesques et pratiques anti-génériques : une lecture de La séparation et la mort à venir de l'être humain guide sa vie de Charles Nokan. [116-128]

TIBIRI Dieudonné, Université Joseph Ki-Zerbo, Ouagadougou, Burkina Faso.
La Francophonie littéraire entre Espace, Ecriture, Langue d'écriture et Culture : quelle identité pour l'écrivain burkinabè francophone ? [129-140]

BOHOUSSOU Amino Véronique, Université Félix Houphouët-Boigny, Abidjan, RCI
Les Interjections comme discours de la brièveté dans Le Glas De L'infortune De Regina Yaou
[141-149]

TIAHO Lamoussa, Université Joseph KI- ZERBO, Burkina Faso.
Médias du Nord, Médias du Sud : de l'« imagologie médiatique » à la reconstruction de l'image du continent africain. [150-161]

NDUWAYO Pierre, Ecole normale supérieure Burundi.
Les innovations scripturaires dans Cœur de femme d'Adamou Kantagba [162-187]

COMPRENDRE LA COVID-19 PAR SES REPRESENTATIONS LOCALES

LE CAS DE LA CÔTE D'IVOIRE : UNE SOCIÉTÉ « COMPOSITE »

Prof. David K. N'GORAN

Professeur Titulaire

Université Félix Houphouët-Boigny, Abidjan, Côte d'Ivoire.

Contrairement aux croyances établies, le thème de la maladie n'est pas l'affaire de la seule science médicale et ses domaines voisins (sciences biologique, pharmaceutique, naturelle, etc.). Il relève avant tout d'une vieille mythologie de la tension entre la vie et la mort dont le présumé a toujours incarné l'archéologie même de tous les imaginaires sociaux, avec leurs croyances afférentes. En Côte d'Ivoire, une société à l'identité problématique, du fait de son histoire et de ses configurations culturelles actuelles, et dont on peut dire, pour aller vite, que ses représentations ressortissent à celles d'un paradigme « composite », la pandémie de la maladie à Corona virus nécessite une prise en charge holiste, voire *totale*. Ce qui signifie que les politiques publiques implémentées en la matière devraient jurer d'emblée avec le principe d'efficacité en posant justement le problème la prise de décision locale et ses modalités stratégiques. Or, il semble, à l'observation, que le manque apparent d'autonomie laisse libre cours à une scénique de l'imitation des modèles venus d'espaces culturels « différents » (Asie, Europe, Amérique). Bien sûr, en tant que problème universel, la Covid-19 devrait faire appel à une solution universelle. Pour autant, l'approche endogène en amont n'est pas moins recevable, tant qu'elle vise à montrer, comme c'est le cas dans cette contribution, que pour expliquer et faire comprendre la Covid-19 aux populations vivant en Côte d'Ivoire, il faudra que le médecin et les décideurs Ivoiriens souscrivent, au préalable, à une représentation de la maladie par le malade et son environnement culturel, dont nous avons dit, en guise de postulat qu'il est de type « composite ».

INTRODUCTION

Les images circulant sur la toile à ce sujet paraissent surréalistes : celle d'un groupe de personnes utilisant le dispositif de lavage des mains installées devant une mosquée comme outils d'ablution ; une autre d'un sujet s'essayant, dans les rues d'Abidjan, au port de plusieurs cache-nez, afin de trouver taille à son faciès, sans émouvoir pour autant le vendeur ambulant qui ne veut que satisfaire sa clientèle. Ailleurs aux USA, dans le Michigan par exemple, c'est plutôt l'image d'une bagarre rangée entre partisans du port du masque de protection et les anti-Covid qui a défrayé la chronique.

Quelles qu'en soient les explications d'ordre esthétique (humour et dérision), élitiste (illettrisme et ignorance) ou politiste (clivage d'une cartographie électorale), etc, ces images sont le condensé de réalités culturelles en confrontation. Elles posent, par le fait même, le problème d'une approche nécessairement *culturaliste* de la pandémie du Covid-19. Autrement, dit, malgré ses manifestations uniformisant l'espace-temps de la carte du monde, la Covid-19 pourrait être avant tout un objet à cerner selon un ensemble d'attendus culturels.

L'objet de cette contribution est justement d'en poser le postulat en suspectant la méthode universaliste en cours actuellement en Côte d'Ivoire et ailleurs en Afrique de souffrir de son propre mimétisme.

En effet, qu'est-ce que la Côte d'Ivoire de 2019-2020 ? Une société occidentale ? Un pays des Noirs, avec son arrière fond culturel primitiviste selon les phantasmes des anciens ethnologues ? Ou alors, s'agit-il d'une société fortement hétéroclite laissant se superposer plusieurs formes concurrentes de sociétés ni tout à fait occidentales, ni exactement traditionnelles, pas même les deux à la fois ? Et quelle serait son mode privilégié de perception et d'appréhension de la réalité sociale, notamment d'une maladie comme celle à Corona Virus ? (Raison (néo)orale ? Raison graphique ?) Par quel langage ce pays proclame-t-il sa présence au monde ? (Science vs imaginaire ?) Et selon quel paradigme de sa sémiosphère faudra-t-il sensibiliser ses populations contre la Covid ? (Le concept ? la dramatisation ?)

On l'aura compris : ces questionnements posent en filigrane la problématique d'une représentation locale, c'est-à-dire, efficience à toute entreprise pédagogique de nature explicative et sensibilisatrice, à propos d'une pandémie dont le régime de domination événementielle a monopolisé au plus haut point l'attention des médias et des politiques publiques ces six derniers mois au moins. En Côte d'Ivoire précisément, l'actualisation de ces questions tient de l'urgence exponentielle de la pandémie, dont le 1^{er} cas fut confirmé le 11 mars 2020 avant de passer à plus 6000 cas au cours de la période du 03 au 18 juin de la même année, avec un pic de 120 à plus 400 cas de contaminations journalières (www.gouv.ci).

Après avoir souligné l'hypothèse de la riposte gouvernementale initialement mal ficelée comme facteur étiologique de cette progression fulgurante, la présente contribution se focalisera plutôt sur celle d'une méthode de sensibilisation *internaliste*, au sens où elle sera à même de répondre à un réajustement de la croyance gouvernementale, exagérément universaliste, imitative et quelques fois désincarnée en un contexte sociétal et /ou culturel bien déterminé.

Pour ce faire, cette analyse montrera dans un premier temps que la pandémie de la Covid-19 ne peut se saisir efficacement en Côte d'Ivoire qu'à partir d'un préalable épistémologique, certainement, sociogénétique, qui pose la Côte d'Ivoire comme un espace culturel profondément « composite », supposé corrélé à un mode de représentation spécifique de la maladie à Corona virus.

Dans un deuxième temps, cette étude insistera sur le caractère inopérant de l'approche universaliste, telle qu'elle finit par faire de cette maladie un objet que se disputent le réel et la fiction, le visible et l'invisible, le lisible et l'illisible, eux-mêmes incarnant les failles de la riposte gouvernementale.

Enfin, la réflexion débouchera sur un répertoire de propositions pouvant aider à réajuster davantage la pédagogie des décideurs, et par là même, à contribuer à la chute de la courbe de contamination.

I- LA COVID -19 EN SOCIÉTÉ COMPOSITE : un préalable épistémologique.

L'identification de la société ivoirienne actuelle pose quelques problèmes terminologiques à l'observation. L'appareillage conceptuel investi comme grille de lecture d'un état de société ivoirienne en ce XXI^e siècle n'est presque jamais source de consensus. Par exemple, en disant de cette société qu'elle est principalement « postcoloniale », il s'agirait d'une approche réductrice qui ne ferait que la connecter à l'histoire coloniale et se sa suite incarnée par la domination du centre impérial. (Smouts Marie Claude, 2007) Or, la société ivoirienne actuelle est plus que ce simple face à face politique Nord-Sud.

De même, si elle est désignée par le concept de « néo-oralité », cette société renverrait juste à un mode communication et de créativité combinant tradition orale africaine et les items de la modernité occidentale (les nouvelles technologies de l'information et de la communication en l'occurrence), avec ses sous-entendus idéologiques relatifs aux modes de pensée posés comme confrontation ontologique de sociétés différentes (Goody, 1979 ; Mamoussé, 2005). Manifestement, la configuration de la société ivoirienne actuelle transcende la simple polarisation « écriture vs oralité ».

En outre, la désignation par le « multiculturalisme » ne saurait résister non plus à la réalité, d'autant plus que ceci validerait l'idée d'une politique étatique de cohabitation, de préservation et de respect de toutes les cultures en présence sur le sol ivoirien. Pourtant, les crises des deux dernières décennies ont dévoilé un modèle dont la fragilité tient, non seulement, de l'absence d'une culture républicaine comme référence idéal typique, mais aussi de cultures résolument ethniques dont le rêve hégémonique émerge corrélativement à la compétition politique, que celle-ci relève de luttes de positionnement dans certains cas ou de revendications nationalistes dans d'autres. Dès lors, peut-être, la Côte d'Ivoire est-elle davantage « pluriculturelle » et moins « multiculturelle », de sorte que ce dernier concept n'autorise pas une saisie parfaite de l'objet de l'étude.

En revanche, celui de société « composite », sans prétendre à la perfection semble plus efficace à toute entreprise d'identification holiste de ce petit pays d'Afrique de l'ouest. D'abord d'origine architecturale, en tant qu'assemblage de matériaux en vue de l'édification d'un édifice plus durable, « le composite » intègre la philosophie et l'anthropologie sociale (Radcliffe-Brown, 1972 ; 288) afin de d'aider à décrire les sociétés issues des systèmes non ataviques. Plus précisément, quand Edouard Glissant l'applique aux sociétés antillaises, c'est pour mieux décrire ce processus de créolisation infinie, née de cultures mises en contact dans les espaces de l'esclavage et de la colonisation, et qui, n'ayant pas généré de genèse, n'ont fait qu'adopter divers mythes, à défaut d'en avoir (ré)inventé d'autres par morcellements.

De la sorte, la culture des sociétés créoles des Amériques, par exemple, est « composite » parce que sa genèse se confond à l'histoire du bateau négrier et de la plantation, des espaces interstitiels non pris en compte dans l'économie sociale (Glissant, 1990, 1997).

En l'appliquant à l'espace ivoirien, il s'agit de faire allusion, tour à tour, aux variables démographique, socioculturelle, économique et linguistique, afin de saisir ce qui ferait la culture ivoirienne en tant que préalable à toute information et sensibilisation sur la pandémie de la Covid-19.

Dans le premier cas, il va de soi que la société ivoirienne actuelle est celle d'une mosaïque démographique. Les populations ivoiriennes de la grande ville d'Abidjan, centre dominant¹ des villes de Côte d'Ivoire, et par ricochet, vitrine du paysage démographique du pays, prescrivent, à côté des espaces traditionnels estampillés « quartiers modernes », des nouvelles entités géo-spatiales porteuses de leur culture spécifique. En décrivant ces nouveaux espaces (ni coloniaux, ni africains, pas occidentaux non plus) sous la forme d'une identité particulière de la ville africaine en général, Dubresson écrit :

¹ Les quartiers résidentiels d'Abidjan, ou ce qui en fait office, se sont ainsi succédé comme suit : autrefois Treichville, Adjamé 220 logements, aujourd'hui Marcory Zone 4 occupés majoritairement par des négociants Libano-Syriens, et Cocody et ses sous-quartiers toujours bipolarisés : Cocody-Ambassade, Cocody-Danga, Riviera-Beverly-Hill, Cocody-hôtel Ivoire, Cocody-Angré d'un côté et les taudis comme Washington, Gobelet, les villages mitoyens comme Blockosso, Riviera Anono...de l'autre.

Des quartiers du « plateau » (Abidjan, Dakar, Brazzaville) dont les sites sont aérés et drainés contrastent avec les lotissements précaires (Treichville, Adjamé, Médina, Poto-poto), le plus souvent localisés en contrebas et caractérisés par une insalubrité quasi permanente. (...) Des quartiers cossus de villas-jardins et d'immeubles de standing ont été érigés pour les citadins à haut revenus (Marcory, Riviera à Abidjan, Al Agouzah, Dokki au Caire). Mais des ensembles de logements sociaux de type HLM, dont la conception résulte parfois de compromis entre bâti moderne et pratiques africaines familiales (collectifs de logements disposés en bandes horizontales séparées par des espaces communs). Ainsi que des lotissements dits « évolutifs » constitués de parcelles destinés à être progressivement construits en fonction des besoins (comme des cours communes d'Abidjan) ont été disséminés dans les premières couronnes urbaines. (Dubresson, Alain, *L'information géographique* n°2, 1999, 58).

Surtout, le développement rapide de l'organisation urbaine rend cette localisation si flottante qu'un quartier résidentiel ne peut qu'assumer une espérance de vie de cinq à dix années avant de tomber en déliquescence, en affichant une apparence de quartier populaire. D'où le caractère instable, voire tournant des quartiers résidentiels toujours bipolarisés entre zones hypermodernes et sous-quartiers de précarité déroutante.

Dans cet environnement presque paratopique, abolissant la frontière entre « les attentes de la ruralité et celles de la citadinité », (Bonn, Charles, in Lüsebrink Hans-Jürgen et Mbondobari Sylvère (ed), 2015, 149-162), se pose dans le deuxième cas, un problème d'identité socioculturelle. Ici également, il y a la prééminence des valeurs culturelles traditionnelles se superposant sur celles de la ville abidjanaise. Adom écrit à ce propos :

Dans ces nouveaux espaces cohabitent des individus d'origines sociales et culturelles diverses. De ce fait, et la promiscuité aidant, se développe une culture de masse qui, par définition, n'est d'aucune région en particulier (...) la vie s'y organise comme dans les villages. Les structures traditionnelles, sociales et même architecturales sont reproduites (cours communes et gestion des rapports humains selon une réglementation qui rappelle la structuration des villages...) Bref, on assiste comme à un déplacement du village dans les villes (...). Au plan culturel et artistique, on note la permanence des valeurs et modes de vie de la campagne. Cela se manifeste à travers l'organisation de veillées funéraires et autres cérémonies de baptêmes traditionnels et mariages en plein air, dans les espaces publics où l'on voit se produire des artistes traditionnels, eux-mêmes exilés en ville ou venus spécialement pour l'occasion ». (Adom, Marie-Clémence, *Op. Cit* ; 229).

Si ce concentré culturel est générateur de vocations artistiques éclatées en multi-appartenances identitaires comme l'a bien montré Adom, il est également producteur d'une cartographie économique brouillée. Dans ce troisième cas précisément, on sait que ces nouveaux espaces sont fournis en main d'œuvres bon marchés pour les professionnels de la politique. Ainsi, en guise de rétribution militante, les populations de ces espaces économiquement faibles, ont pu, pour certaines d'entre elles, se hisser au sommet du classement économique. Depuis le début des années 2000, et plus encore à partir de la rébellion de 2002, une nouvelle classe de sujets sociaux, situés autrefois dans la catégorie des « déclassés » a bénéficié de la dialectique à l'origine de l'appellation « nouveaux riches ».

Ce qui précède est valable pour les villes de l'intérieur, d'une typologie fonctionnelle (service, administration, commerce, agriculture, etc. (Cotten, 1969) désormais brouillée depuis les crises économiques des décennies 1980, et les crises politiques de 2002-2010. Ces villes souffrent à leur tour, à l'instar de la ville d'Abidjan, d'une crise générale de la culture citadine et inversement d'un éthos de la tradition africaine. Il va de soi que cette instabilité est également corrélée aux profils différents des populations, notamment, du point de vue de la variable linguistique.

Pour ce dernier cas, une vérité évidente dévoile à l'observateur, d'une part, une superposition de langues d'usage (le français standard des élites, le français populaire des

déflatés des grandes villes, le pidgin des émigrés venus des zones rurales, tenus de bricoler une langue dont ils n'ont pas la compétence, en faisant de nécessité vertu l'urgence d'une lutte des places sous le soleil des indépendances). D'autre part, il y a la collusion des langues locales (baoulé, dioula², bété notamment) avec le français populaire, et ayant donné le jour au parler ivoirien des rues d'Abidjan appelé « nouchi », avec pour prétention ces dernières années d'assumer une représentativité nationale. Ce plurilinguisme fait de nos cadres de vie (villes, villages et autres), « des espaces d'énonciation » quasi impossibles (Charles Bonn, *Ibid*), rendant problématique, tout énoncé de fonction collectivement conative.

Ces conditions sociales ainsi décrites sont, objectivement, des préalables sociogénétiques avant tout information sur la Covid-19. Faute de quoi, on ne ferait qu'assister à une efficacité relative de la méthode gouvernementale actuelle dont il convient à présent, de lire quelques aspects sous la forme d'une représentation officielle, mais non moins désincarnée de la maladie à Corona virus.

II- LA COVID ET SES REPRESENTATIONS : de la coupure réel/fiction, lisible/illisible, visible/invisible.

Par définition, la maladie en général, celle de la Covid-19 en particulier, n'est pas saisissable par l'observation grossière. On sait, en effet, qu'elle est le produit d'un organisme infiniment petit, c'est-à-dire, invisible à l'œil nu. Qu'il soit une bactérie, un virus ou un simple germe microbien, ce micro-organisme engendre, malgré tout, un ensemble d'imaginaires sociaux dont on peut dire qu'ils participent des représentations du mal. Ainsi, la lèpre, par exemple, a toujours été associée, selon une mentalité mythique, à l'horreur séculaire du péché, puis à la damnation divine conséquente, avant que sa saisie parfaite ne lui confère un corps institutionnel à travers les léproseries, à la fois espaces d'isolement et de communautarisation (Bargès, Annes, 2008).

Il en est de même du VIH-SIDA, initialement associé à la punition des incontinents sexuels, avec les stigmates honteux de la déviance, de la faute, donc du châtiment (Thaudière, Claude, 2002, 2). Il incarnera plus tard, et plus parfaitement, un aspect (parmi tant d'autres) du monde social, faisant ainsi l'objet d'« un traitement social métaphorique » (Fassin, 1994), donc perceptible par « les images du monde social » (Thaudière, Claude, *Ibid*).

Cependant, la pandémie de la Covid-19, en l'état actuel de ses narrations ne fait qu'éprouver la coupure du réel et de la fiction, du lisible et de l'illisible, du visible et de l'invisible. Autrement dit, on ne saurait dire avec exactitude à quel régime de la représentation relèverait la Covid-19.

A propos de l'identification de ses causes par exemple, les thèses naturalistes et anthropiques se sont affrontées pour le malheur d'une population déroutée. D'abord, un ensemble de « médico-mythes »³ comme les chauves-souris, le pangolin, les serpents (*Science advances* 28/05/2020) a été très tôt réactivé en guise d'hypothèses étiologiques toujours remises en causes ou relativisées par publications successives et contradictoires. Ensuite, des

² Langue de commerçants d'origine malinké et mandé largement usitée dans quartiers populaires de grandes villes ivoiriennes.

³ J'appelle « médico-mythes » cette régularité du discours des sciences médicales et biologiques ayant cette tendance à désigner le symbole thériomorphe comme source ou origine de la maladie de l'humain (les rats pour la Peste, les Cochons, les Oies, les Canards, les Poulets et les Chevaux pour la Grippe espagnole, les grands singes pour le VIH et l'EBOLA, le chauve-souris, le pangolin et le serpent pour la Covid-19)

hypothèses contraires, de nature tantôt complotite, tantôt engageant, voire militant ont été investies à leur tour. C'est ainsi que d'un côté, la *Fondation Bill et Melinda Gates* a été suspectée de se laisser obséder par un Covid-business à force de discours d'intérêts controversés. D'un autre côté, ce sont des scientifiques reconnus comme Luc Montagnier, Prix Nobel de médecine 2008, qui désigne le virus à couronnes comme une invention de laboratoire pour des desseins inavoués.

Pour ce qui est des méthodes de contrôle de la propagation du virus, les motifs choisis oscillent entre imagination et exigences de la positivité de la science. Dès le début de la pandémie en France, le cache-nez a été déclaré superflu pour le personnel non médical, avant qu'il ne soit perçu comme un élément de contrôle, d'usage public incontournable.

Les controverses sur les bienfaits de la chloroquine font coïncider, à la fois, les intérêts de groupes, les discours scientifiques, les discours journalistiques, enjeux de manipulation, etc. les débats sur le Vaccin, l'Apivirine et la Covid-organic ont, par ailleurs, laissé surgir une définition idéologique de la maladie à corona virus à l'aune du sempiternel face-à-face Nord-Sud, l'autre nom des identités en confrontation « Eux-Nous ».

Enfin, les procédés d'évaluation des conséquences du mal ne sont pas moins fictives, tant que la frontière de la fiction et du réel, du lisible et de l'illisible, du visible et de l'invisible ont fini par engendrer une crise de la crédibilité, voire de la représentativité de l'OMS, institution mondiale chargée de la gestion d'une pandémie de cette nature. Sous la pression des puissants donateurs comme les USA, la Chine ou la Fondation Bill et Melinda Gates, l'organisation mondiale de la santé s'est présentée au monde comme une organisation fébrile, hésitante et incapable de produire un discours à effet pragmatique sur une maladie logée, dès le départ, dans la sphère des objets insaisissables.

Par ailleurs, sur le strict plan symbolique, le virus de la Covid-19, occupe l'axe des éléments imaginants, principes fondateurs de l'imagination poétique que sont l'air, la terre, le feu, et l'eau, selon la psychanalyse bachelardienne. Ainsi, l'air, dont on avait dit au départ qu'il était le milieu naturel de la Covid dispute ce rôle à la terre, en faisant postuler, par certains chercheurs, que le virus avait plutôt le sol comme isotopie. Le feu, perçu comme ennemi juré du virus à couronne, réduit les lignes qui l'opposent à l'eau si l'on procède à une mise en balance du nombre de contaminés (en inflation) dans les pays chauds et ceux des pays froids.

Dans ces conditions d'un objet se soumettant aussi difficilement à la représentation, que valent les éléments de langage promus comme stratégies de riposte au niveau international, et mis en œuvre en Côte d'Ivoire ?

III- REPERTOIRE DE PROPOSITIONS ENDOGENES

Comme présentée précédemment, la maladie à Corona Virus pose le problème d'une représentation problématique, sans doute, davantage, dans un pays de culture composite comme la Côte d'Ivoire.

D'abord, par ses désignations nominales : comment dire « la Covid-19 » dans des langues locales afin de réduire les multiples écarts de compréhension et de perception ? Prenant l'exemples des campagnes de sensibilisation contre les maladies sexuellement transmissibles, soldées par l'échec dans certains pays d'Afrique, Tourneux expliquait qu' « *en Afrique, les langues locales sont les mieux adaptées pour diffuser à grande échelle, les informations concernant la santé, la prévention des maladies* » (Tourneux Henry, 2009). Autrement dit, si une minorité d'Ivoiriens peut adhérer aux éléments de langage universel pour cerner la Covid,

d'autres, la majorité, ne peuvent l'appréhender que par les langues locales, les langues créoles issues du bricolage du français et des autres langues d'usage locale avec leurs imaginaires afférents.

Ensuite, que vaut le syntagme « gestes-barrières » avec ses dérivés comme « confinement », « distanciation sociale » dans une société composite, c'est-à-dire, fortement relationnelle ? Ici, les types d'habitats, les moyens de transport public, les écoles, les marchés, les commerces du quotidien, etc. sont pratiqués sous le double mode de la proximité et de la promiscuité.

De même, peut-on « isoler » des populations aussi peu mobiles ? En effet, à l'instar de toutes les populations africaines subsahariennes, celles de la Côte d'Ivoire sont moins mobiles, du fait d'absence de grands moyens de transport. Dès lors, « confiner » et « isoler » posent un problème de recevabilité et d'efficacité en contexte.

Sur le terrain, leur stricte application est peu probable, tandis qu'au regard même des attendus culturels dominants dans les zones rurales et les nouveaux espaces interstitiels, « *ne pas se serrer la main* » ou « *maintenir une distance d'un mètre* » sonnent comme des éléments de désocialisation (l'envers des codes de politesse et des rituels de conversation) pour des sociétés de cultures communautairement solidaires comme les nôtres.

Enfin, un processus de fictionnalisation savamment conçu, afin d'éviter, sans doute, le règne de la psychose au sein des populations ivoiriennes a entraîné, au contraire, des effets imprévus, prenant le contre-pied des attentes de la communication gouvernementale.

Ainsi, de nombreuses personnes laissent s'échapper un scepticisme à propos d'une maladie qui ne mériterait pas outre mesure une quelconque stigmatisation. Dans les faits, les malades dérobés à la vue du public s'estiment porteurs d'un stigmate honteux quand le grand public qui n'attend que les images (ou des voix) des médias de masse (radio, télévision) pour attester de la réalité du mal finit par conclure à une simple fiction.

Justement en l'état actuel de choses, la pandémie de la Covid-19 demeure un monopole politique, tant la médecine savante et l'épidémiologie manquent d'autonomie relativement à l'agenda ministériel, voire gouvernemental. Dès lors, peut-être faudra-t-il opérer un passage de la politique à la science, elle-même chargée d'encadrer la pénétration de l'Objet Covid-19 dans l'espace du public, à la fois en tant que phénomène et objet de connaissance sociale. Un tel processus de médiatisation éviterait, non seulement, l'impression de « secret » et de « pudeur », avec ses effets de fictionnalisation et d'incrédulité, mais également l'hégémonie de la rumeur doxique (*fake news* et autres) dans la prise en charge informationnelle de la pandémie.

Ce qui précède fait appel aux propositions suivantes, dont certaines sont déjà appliquées, ou en voie de l'être, quand d'autres nécessiteraient d'être analysées pour juger de leur objectivité fonctionnelle. La méthode d'information et de sensibilisation éclatée qui ne viserait pas un population supposée « homogène », mais plutôt toutes les composantes, ou presque, d'une population de culture plutôt composite serait ici de mise. De la sorte, il faudra, pêle-mêle :

- D'un point de vue institutionnel, autonomiser les discours scientifique et médical dans leur rapport à l'environnement politique. Conséquemment, la politique des dons, par exemple, ne devrait pas franchir la frontière d'une campagne politique à l'intention d'un entrepreneur politique comme on l'a souvent constaté avec les sigles « AGC » sur certains produits distribués aux populations. Une telle pratique radicalise non seulement

les positions partisanses, mais politise surtout la pandémie, avec les risques d'incrédulité qui s'ensuivent.

- D'un autre point de vue institutionnel, autonomiser, par l'endogénéité, le discours médical local dans son rapport au discours médical universel. Des éléments de langage adaptés à notre culture composite seront sans aucun doute plus efficaces que le schéma universel répété ou mimé. Ces éléments de langage prescrits à la presse constitueront l'essentiel d'une meilleure stratégie d'information et de sensibilisation.
- Mettre à contribution, les médias modernes (radios, télévision, internet) pour une minorité adhérente, ainsi que les médias traditionnels et néo-traditionnels (leaders communautaires, leaders confessionnels, artistes populaires et tradi-modernes, genres littéraires de la tradition orale : contes, devinettes, chansons, mises en scènes dramaturgiques, images, etc.) pour la majorité hybride.
- Privilégier le lavage régulier des mains, en tant que méthode la plus accessible, la moins couteuse et comportant le moins de réticences culturelles. Ici, les populations pourront être assistées pour les installations des composantes afférentes comme le sceau, l'eau, et le savon.
- Encourager les inventions de dispositifs locaux (cache-nez, aiguères de lavage des mains, gels de désinfection) par de jeunes inventeurs afin de compenser l'insuffisance des infrastructures nationales en la matière.
- Instaurer des primes de récompenses en dons réguliers pour des zones présentant le moins de cas confirmés positifs.
- Encourager les traductions en langues ivoiriennes (français académique, français créolisée ou nouchi, français rural ou « français de moussa », langues ivoiriennes traditionnelles) du vocabulaire médical de la Covid, en prenant le soin de l'extraire de ses connotations angoissantes, stigmatisantes, abstraites et idéologiques.
- Réduire l'écart de confiance entre les décideurs et les populations, en instaurant une politique de transparence, à l'antipode des réflexes ambiants de favoritisme, à tous les échelons de l'action gouvernementales afin d'éviter le dialogue de sourds.
- Enfin, faire témoigner publiquement les cas de malades guéris, afin de dédramatiser les angoisses nées des failles de l'informations et de la sensibilisation gouvernementale, mais également afin de passer de la fictionnalisation au réalisme.
Un tel procédé sera reçu comme un acte de transparence, et par le fait même, comme une nécessité, par le résultat des mesures prescrites.

CONCLUSION

Cette réflexion avait vocation à montrer qu'en amont de ses définitions médicales, la pandémie à Corona Virus est avant tout un problème culturaliste. Autrement dit, pour soigner un malade de la Covid-19 en Côte d'Ivoire, il faudra, en amont, déterminer dans quel type de société une certaine représentation de la maladie a cours.

Il faudra ensuite, adapter ou réajuster un mode dominant d'information et de sensibilisation exagérément universaliste, c'est-à-dire, désincarnée en contexte de société « composite » comme la Côte d'Ivoire. Ce pays est fortement hétéroclite, de sorte qu'il n'est, ni tout à fait un pays de culture européenne, ni vraiment un pays de tradition africaine, ni même les deux à la fois. Dans un tel pays ainsi défini, le profil des populations, les types d'espaces habités, les modèles économiques de classification, les imaginaires linguistiques et artistiques partagés, etc. déterminent suffisamment des stratégies d'informations et de sensibilisation, ainsi que leur efficacité culturelle. Dans cette contribution, il s'est agi de théoriser, et l'identité d'une telle société, et les paradigmes de possibles représentations de la maladie à Corona Virus qui y prospèrent, avant de dérouler un répertoire de propositions pour une nécessité de réajustement de la politique gouvernementale d'information et de sensibilisation.